Document generated on 07/14/2025 5:44 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Des îles et des mythes

Catherine Dubé

Number 85, Summer 2000

Les îles du Saint-Laurent : le pays intérieur

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16850ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dubé, C. (2000). Des îles et des mythes. *Continuité*, (85), 25–28.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Des îles et des mythes

par Catherine Dubé

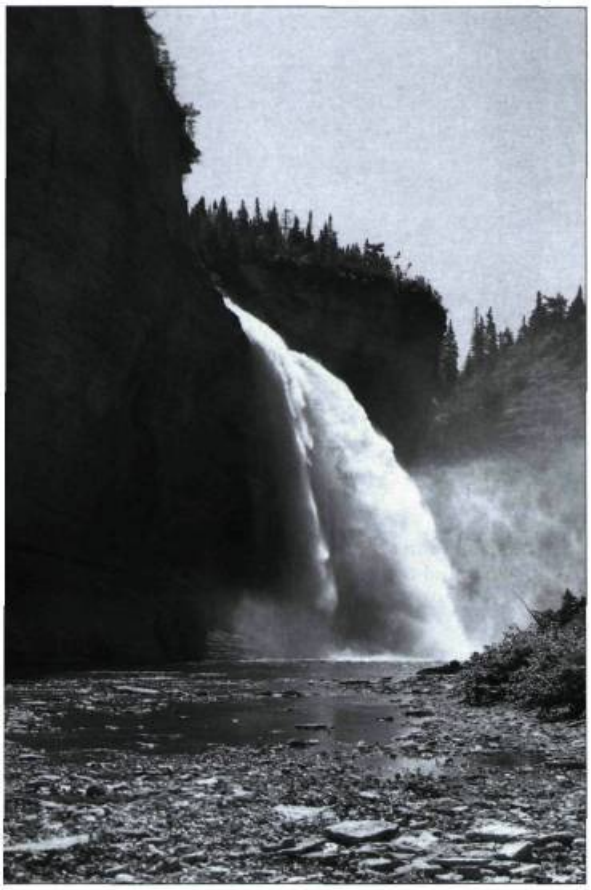
Certaines îles baignent dans une aura mythique. Des événements, des légendes et des gens ont donné à ces parcelles de terre une place bien particulière dans l'imaginaire collectif. Île d'Anticosti, île aux Coudres, île d'Orléans, ces trois terres émergées du Saint-Laurent se sont inscrites dans la trame de notre histoire dès ses premiers chapitres. Elles continuent de nous envoûter.

Anticosti, de l'enfer au paradis

Si la lointaine Anticosti a si longtemps effrayé les gens, c'est en partie à cause des quelque 400 naufrages survenus sur ses côtes. Sa batture rocheuse, les forts courants et l'imprécision des instruments de l'époque rendaient la navigation assez hasardeuse dans cette partie du golfe. Beaucoup de navigateurs se sont simplement échoués sur l'île et ont pu s'en tirer grâce aux caches à provision qui y étaient dispersées même avant la construction des premiers phares en 1831. Mais plusieurs autres y ont laissé leur peau. Combien de morts? Difficile à dire. Les estimations vont de quelques centaines à quelques milliers.

De nombreux bateaux se sont échoués aux abords de l'île d'Anticosti. Près du ruisseau Caplan, sur la côte nord de l'île, se trouve l'épave du Wilcox, cet ancien balayeur de mines de la Deuxième Guerre mondiale que la Consolidated Bathurst avait racheté pour ses opérations à Anticosti.

Photo : Marie Nolet



Cataracte qui se précipite de 76 mètres de hauteur, la chute Vauréal amorce un canyon impressionnant formé après le passage des glaciers il y a 12 000 ans. L'un des endroits les plus fabuleux de l'île d'Anticosti.

Photo : Marie Nolet

Les victimes ne mouraient pas nécessairement en mer. Certains survivants, malades et affamés, finissaient par perdre la vie après des semaines ou des mois passés sur cette île isolée. Deux cas de cannibalisme (celui des naufragés de la *Renommée* en 1736 et de ceux du *Granicus* en 1828) n'ont rien fait pour arranger la réputation de l'île meurtrière.

Compte tenu des intenses relations commerciales de l'époque, la fréquence des naufrages a cependant été moins élevée qu'il n'y paraît à première vue. Le géographe Louis-Edmond Hamelin l'a évaluée à quelques dixièmes de 1 % du nombre de bateaux qui passaient dans le golfe. Il faut aussi savoir que sur le lot des accidents, un petit nombre serait l'œuvre de marins futés qui auraient ainsi touché les assurances prises sur leur navire, sachant bien que les contrôleurs n'iraient probablement pas faire enquête jusque-là...

En raison de tous ces naufrages, l'île d'Anticosti a flirté avec le mythe suprême de l'île aux trésors. À partir de 1870, quand on a installé un câble de télégraphe sous-marin entre la Gaspésie et Anticosti, les accidents étaient immédiatement signalés et les gens de la côte se rendaient sur place pour secourir les gens, mais aussi pour voir si le bateau ne contenait pas quelques marchandises intéressantes... « Les gens disaient alors qu'ils allaient "au rak" (*wreck*), raconte l'historien Guy Côté. Un bateau pouvait être vidé en une nuit. »

Terre un peu inhospitalière et difficile d'accès, Anticosti a mis du temps à être peuplée. C'est sans doute pour cette raison que les premiers individus à y avoir vécu sont devenus des figures héroïques. Après le grand explorateur Louis Jolliet, premier seigneur de l'île, Louis-Olivier Gamache est entré dans la légende bien avant sa mort en 1854. Tous ceux qui s'engageaient sur les eaux du Saint-Laurent avaient entendu parler de ce sorcier qui s'était acoquiné avec Satan pour massacrer des équipages et faire siennes les cargaisons des navires. En fait, c'est nul autre que Gamache lui-même qui avait donné vie à ces légendes pour que les gens n'osent pas approcher sa demeure. Il assurait ainsi la protection de ses biens et de sa femme pendant ses absences, lorsqu'il partait pêcher ou chasser.

Henri Menier, celui qui a véritablement mis au monde Anticosti, a sans doute encore davantage marqué les esprits. Après avoir acheté l'île en 1895, cet industriel français en a fait un paradis de la chasse, en y introduisant plusieurs espèces comme le chevreuil et le lièvre. C'est sans doute ce changement à l'équilibre écologique qui a fait diminuer la densité incroyable de moustiques qui avait jusque-là donné fort mauvaise presse à l'île ! Riche et ingénieux, Menier a également fait de l'île un paradis de la modernité. « Les habitants d'Anticosti ont eu l'électricité 30 ans avant ceux de la Gaspésie ! » rappelle l'entomologiste Luc Jobin, qui a passé 28 étés sur l'île et a récemment participé à un film sur l'époque Menier, *Anticosti au temps des Menier*. Bien peu de gens savent que celui qui était vu comme le souverain de l'île d'Anticosti n'y est venu que six fois et jamais plus d'un mois ou deux.

Comme les autres îles du golfe du Saint-Laurent, Anticosti a aussi été le théâtre de contrebande vers les années 20. « Il y en a eu beaucoup moins qu'à Saint-Pierre-et-Miquelon, mais j'ai tout de même retrouvé des bouteilles de vin de cette époque qui avaient été cachées dans l'ancien cimetière par un contrebandier qui ne les avait jamais retrouvées », raconte Luc Jobin.

Île aux Coudres, à l'état pur

C'est d'abord la faute de Jacques Cartier si l'île aux Coudres occupe une place un

L'île aux Coudres, découverte en 1535 par Jacques Cartier, est habitée en permanence dès 1720. La richesse de la tradition insulaire a été célébrée avec maestria par le cinéaste Pierre Perreault.

Photo : François Rivard

peu particulière dans nos livres d'histoire. En y faisant célébrer la première messe en terre d'Amérique, l'explorateur a fait de cet endroit le symbole de la tradition catholique et de l'évangélisation, raison même de la présence française sur le continent. Les Québécois ont perdu leur ferveur, mais l'île aux Coudres demeure auréolée par l'image de survivance et d'authenticité qui y est associée.

Malgré le danger lié à la traversée jusqu'à la côte charlevoisienne, surtout l'hiver à cause des glaces, l'île s'est peuplée en raison de sa situation exceptionnelle pour la pêche aux marsouins (bélugas), une activité fort lucrative au XVIIIe siècle. En trois siècles d'occupation, les habitants de l'île ont d'ailleurs surtout fait reposer leur gagne-pain sur la mer, en ajoutant le cabotage et la construction de goélettes à la pêche. Cette tradition maritime si fortement ancrée dans l'identité des habitants de l'île a donné à leur lopin de terre une couleur bien spécifique.

L'isolement lié à l'insularité a fait en sorte que les coutumes s'y sont perpétuées plus longtemps qu'ailleurs. C'est cette pureté que le cinéaste Pierre Perreault est venu chercher à l'île aux Coudres. L'île lui apparaissait être la source d'un riche patrimoine vivant, de traditions québécoises pratiquement disparues, telle que la fête de la Mi-Carême. En fixant sur la pellicule les récits de conteurs comme Alexis Tremblay, Perreault a indéniablement renforcé le mythe.

« L'œuvre de Pierre Perreault a fait connaître le folklore de l'île, mais a peut-être paradoxalement accéléré sa perte », croit l'historien Serge Gauthier. À l'époque, le cabotage et la construction de goélettes ne faisaient plus vivre personne et le tourisme a semblé une avenue intéressante aux habitants de l'île quand ils ont mesuré la popularité des films de Perreault. Mais en modernisant les installations pour accueillir les visiteurs, ils ont peu à peu gommé la spécificité de l'île.

Dans l'imaginaire collectif, l'île aux Coudres est demeurée ce réservoir de folklore; dans la réalité, le mythe a perdu de sa substance. Des traces du passé demeurent à travers quelques maisons ancestrales, les églises et les deux moulins. Mais le patrimoine vivant, lui, s'est éteint en même temps que les pêcheurs et les conteurs. Cette tradition de parole trouve cependant toujours un sens à travers le nom des habitants de l'île, que l'on surnomme encore les Marsouins, et à travers plusieurs toponymes: l'anse de l'Attente, le ruisseau de la Lessive, la pointe à Antoine, les Roches perdues, le cran du Bonhomme Abraham...

Île d'Orléans, berceau de la nation

Ce n'est pas un hasard si les Québécois ont l'impression de faire un retour aux sources quand ils font le tour de l'île d'Orléans. Cette île est réellement le berceau de l'Amérique française, ce n'est pas une légende ! Ses terres fertiles ont accueilli les premiers colons et les régions des alentours n'ont commencé à se peupler que lorsque l'île a affiché complet. À la Maison de nos aïeux, à Sainte-Famille, on peut lire une brève biographie des 317 colons qui y ont obtenu une concession, point de départ d'autant de familles-souches du Québec.

La beauté des lieux continue de faire courir les foules année après année. Les gens viennent à l'île d'Orléans pour vivre « un trois heures d'enchantement, se laisser bercer par la tranquillité et par la beauté de l'architecture », dit Pierre Lahoud, historien et responsable de l'arrondissement historique de l'île d'Orléans au ministère de la

L'un des quatre derniers moulins à vent du Québec à posséder encore son mécanisme d'origine, le moulin à vent Desgagné (classé en 1962) se trouve à la pointe ouest de l'île aux Coudres. Construit en 1836 sur les ruines du premier moulin érigé en 1762, il se trouve à proximité d'un moulin à eau construit en 1826 et classé en 1963.

Photo : Yves Tessier

Berceau de l'Amérique française, l'île d'Orléans a accueilli les premiers colons à s'établir en Nouvelle-France.

Photo : Pierre Lahoud

À la Maison de nos aïeux, à Sainte-Famille de l'île d'Orléans, on peut obtenir de l'information sur plus de 300 familles-souches.

Photo : Yves Tessier

Culture et des Communications. Le fait que l'île entière ait été déclarée arrondissement historique il y a 30 ans a permis de conserver l'esprit des lieux et la Loi sur le zonage agricole préserve le territoire de la construction effrénée.

Le mythe de la terre nourricière est encore bien vivant à l'île d'Orléans. L'automne, au temps des pommes, des bouchons de circulation se forment sur l'Île, en pleine région rurale ! « Les gens continuent de croire que les fraises de l'Île sont les meilleures au Québec, alors qu'aujourd'hui, elles ont le même goût que celles qui viennent d'ailleurs », fait remarquer en souriant Pierre Lahoud.

Comme la vocation agricole de l'île n'est pas près de disparaître et que l'architecture est bien protégée, c'est du côté des traditions que l'on axe les efforts actuellement. À Saint-Laurent, un chaloupier et un forgeron font revivre ces métiers presque disparus. Pierre Lahoud collabore depuis quelques années à assurer la relance du fromage de Saint-Pierre que les sœurs de l'Hôtel-Dieu de Québec venaient chercher jusqu'à l'Île il y a 300 ans. M. Aubin, le seul dépositaire de ce savoir, forme des apprentis. Prochain sauvetage : les tapis tressés de Noëlla Deblois, qui prendra sa retraite dans trois ans.

Impossible de parler de l'île d'Orléans sans parler de Félix Leclerc... D'autres artistes, comme Horatio Walker et Marius Barbeau, sont venus y puiser l'inspiration avant lui, mais le chantre a en plus fait connaître l'île d'Orléans dans la francophonie par des œuvres comme *Le fou de l'île*. Tous sont venus y chercher l'image du Québec d'avant l'industrialisation, conservée dans un écrin de verdure. « Mon père est venu ici pour savoir où se trouvait la terre de ses ancêtres », raconte Nathalie Leclerc, la fille du grand Félix. Après plusieurs séjours chez le cultivateur Jos Pichette, il a décidé de s'installer sur l'île d'Orléans et y a fait bâtir maison dans les années 60. Nathalie, qui est née sur l'île et y a grandi, ne peut elle non plus se passer bien longtemps de sa lumière particulière. Elle habite maintenant la maison de Jos Pichette, à Saint-Pierre. «On est ensorcelé par l'Île », dit-elle. Elle projette de faire un centre d'interprétation de l'œuvre et de la vie de son père sur un immense terrain que la fondation Félix-Leclerc a acheté à l'entrée de l'île.

Outre Félix, l'île d'Orléans a reçu d'autres grands personnages, comme Mgr de Laval ou Éléonore de Grandmaison. Mais contrairement à l'île d'Anticosti, dont l'histoire est émaillée de figures mythiques, l'île d'Orléans se révèle jusqu'au bout la source de la nation québécoise : « Les vrais héros de l'Île, ce sont son peuple et sa terre », affirme Pierre Lahoud.

Catherine Dubé est journaliste indépendante.